

anéantir toute cause, tout motif, tout prétexte que pourraient invoquer les américains pour nous tracasser à cause d'elle.

On nous observera peut-être que cette pacification des Etats-Unis ne s'obtiendra qu'à nos dépens et que c'est nous qui en paierons les frais. Nous serons sacrifiés dans la question des pêcheries. On va même plus loin : on donnera sans compensation la libre navigation du St. Laurent. C'est-à-dire que l'Angleterre laissera les américains jubiter et ses colons très-mécontents.

Ces hypothèses nous semblent tout-à-fait dénuées de fondement. La métropole ne peut traiter avec les américains sur des bases qui nous seraient défavorables et qui anéantiraient par là même le but qu'elle poursuit aujourd'hui : s'assurer l'amitié des Etats-Unis et le dévouement de sa colonie pour traverser les conjonctures difficiles dans lesquelles elle peut être précipitée d'un jour à l'autre. Elle sera très-coulante sur la question de l'Alabama et les américains, enchantés d'un succès qui flattera tant leur amour-propre national, se montreront fort accommodants sur la question Canadienne. Ils n'exigeront de privilèges que ceux pour lesquels ils voudront donner de généreux équivalents. Si nos informations, puisées à bonne source, ne nous trompent point, la haute commission amènera même quelque Traité ou règlement d'intercourse réciproque, satisfaisant pour les deux parties et qui donnera un nouvel et puissant essor à notre commerce et à nos affaires en général.

J. A. MOUSSEAU.

COURRIER D'ONTARIO.

Voici, d'après M. John Murray, l'auteur d'un livre sur l'Amérique, intitulé : *The English Woman in America*, quelles étaient, il y a plusieurs années, les mœurs de nos Canadiennes. Un des écrivains de l'*Indépendance Belge* en parle ainsi dans son numéro du 24 juillet 1857 :

« Les jeunes canadiennes dansent admirablement, et telle est leur passion pour ce plaisir, passion qui leur vient sans doute de leurs ancêtres de France, que souvent les femmes mariées suivent les mêmes cours de danse que leurs enfants, afin de se tenir constamment en haleine.

« Au commencement de l'hiver, chaque jeune homme, si tel est son goût, choisit une jeune fille pour en faire sa partenaire dans les nombreux amusements de la saison. Il ne semble pas qu'il faille autre chose de plus que le consentement de la jeune personne, qui, lorsqu'elle le donne, est baptisée du nom de *muffin* ; car les mamans ont été *muffins* elles-mêmes dans leur temps, et ne peuvent refuser à leurs filles la même faveur.

« Le jeune homme a le privilège d'emmener avec lui la demoiselle dans son traîneau, dans sa voiture, à la promenade, de la faire danser toute une soirée sans qu'on y trouve à redire, de l'accompagner dans toutes les réunions, et d'être son cavalier en toutes circonstances.

« Quand arrive le printemps, le pacte expire. Et l'on n'entend point dire qu'il résulte de cette coutume beaucoup de mariages, ni que le même couple renouvelle la convention pendant deux hivers de suite. La raison en est que, de part et d'autre, on se connaît de reste.

« Cette coutume est presque universelle à Montréal et à Québec. Par de belles soirées froides, au clair de lune, quand les clochettes des traîneaux tintent joyeusement, et que la neige crie broyée sous le pied des chevaux, les jeunes gens viennent chercher leurs *muffins*, pour les conduire à des rendez-vous dans les clubs de traîneaux, ou à des parties sur la neige, ou à des soupers au champagne sur la glace, d'où l'on ne revient pas avant deux heures du matin.

« Cependant avec cette liberté apparente de mœurs, les femmes du Canada sont modestes, réservées, et pleines de distinction ; la simplicité de leurs habitudes est parfaite ; et probablement il n'est pas de pays au monde, si ce n'est la Hollande, où il y ait une somme si considérable de bonheur domestique. Vivent la liberté et le naturel ! »

Je confesse que je connaissais bien mal l'histoire de mon pays, et que j'ignorais tout particulièrement la chronique légendaire de mes *payses*, car c'est cet écrivain étranger qui m'a révélé la belle et touchante institution des *Muffins*, que je crois de nos jours entièrement disparue.

Oh ! le temps jadis avait bien ses charmes. On était enjoué, vif et heureux, — preuve qu'on était vertueux. Aujourd'hui, essayez de transformer en *muffin* une jeune fillette de dix-huit ans, dans l'intention tout à fait louable de l'induire en rendez-vous sur la glace, « d'où l'on ne revient pas avant deux heures du matin, » et vous verrez les jolis coups de manche à balai que la bonne maman laissera tomber sur vos épaules humiliées. Est-ce à dire que les mamans d'aujourd'hui sont plus vertueuses que les mamans d'autrefois ? Allons donc. Ne serait-ce pas plutôt que les fillettes d'à présent réclament une garde plus sévère que par le passé ?... N'exagérons ni dans un sens ni dans l'autre. Si John Murray revenait dans notre beau pays du Canada, il retrouverait à Montréal et ailleurs bon nombre de jeunes filles et de jeunes femmes riennes, alertes, gracieuses et pimpantes dans leurs jolies toilettes, auxquelles il pourrait décerner encore tous les aimables compliments que je citais tantôt.

N'est-ce pas, lectrices, que vous méritez encore, que vous mériterez toujours que l'on accole à vos noms les précieuses épithètes de « modestes, réservées, à la fois pleines de distinction et simples d'habitudes ? » La simplicité, la modestie, la réserve et la distinction, mais il n'en faut pas davantage pour faire une femme parfaite, et une femme qui est jolie, et par-dessus le marché, se fera nécessairement adorer de tous les clans de célibataires possibles et impossibles.

Il est vrai qu'en revanche elle se fera détester de toutes les autres femmes. Mais, c'est dans l'ordre ordinaire des compensations d'ici-bas ; on ne conquiert point le cœur des hommes sans qu'il en coûte des désagréments.

De quelque côté que l'on se place, dans n'importe quelle situation de la vie, il faut toujours s'attendre à des désagréments. Une femme qui se fait beaucoup aimer des hommes,

d'une part, — se fait beaucoup haïr des femmes, d'autre part. Les hommes, enclins à la folie, disent que c'est un ange, comme si les anges s'amusaient à venir nous faire les yeux doux ; les femmes, enclines à l'envie, disent que c'est une coquette, et elles vont même jusqu'à prédire qu'elle finira mal. Etre ange, c'est beau, mais il n'y a jamais que l'ange dans la femme ; elles le savent bien, celles qui sont dans le cas, soit par l'appât de leur beauté, soit par l'amorce de brillantes qualités, d'être beaucoup aimées. — Etre coquettes, c'est moins beau que d'être anges, mais c'est aussi moins laid que les mauvaises langues voudraient le donner à entendre. La coquetterie est un défaut, sans doute, mais, dans une certaine mesure, c'est un défaut si naturel à la femme, et qui lui va si bien, que pour un rien, on en ferait une qualité.

Mais je me suis éloigné de la question, d'une manière désolante, et si j'étais le moindre député à la noble chambre des Communes qui, le 15 de ce mois, va commencer à respirer dans toute sa pureté et tout son éclat, en notre bonne ville d'Ottawa, — je vois d'ici la paire d'yeux indignés que me lancerait le signor Tom Fergusson, au milieu des cris réitérés de : *Order! Order!* partis comme une avalanche des bancs de la gauche.

Heureusement que je ne suis pas député..... et que.... mais je poursuis.

Il paraît donc, d'après John Murray, que l'institution des *Muffins*, qui mettait les bacheliers et les bachelettes à portée de se connaître, de s'apprécier, de s'étudier, — et de manger les dragées de l'intimité y compris le sucre d'orge de l'affection la plus tendre, — ne favorisait pas cette autre institution non moins vieille que recommandable, qui a nom le mariage. La raison en était que « de part et d'autre, on se connaissait de reste. »

Voilà qui est dit avec clarté et précision, n'est-ce pas ? *De part et d'autre*, on connaissait si bien l'envers et l'endroit de toutes les qualités, de tous les défauts et de tous les goûts l'un de l'autre, que le premier qui aurait parlé de mariage aurait couru grand risque de se faire exclure les yeux de la tête, par quelque procédé indélicat en supposant toutefois que c'eût été l'homme qui le premier eut eu cette audace, et que les mains de sa compagne eussent été libres de toute entrave.

Il résulte de cette courte explication, que même à l'époque où les jeunes filles fréquentaient les clubs de traîneaux, et ne rentraient au logis paternel qu'à deux heures du matin, elles avaient des défauts assez positifs, pour les faire languir pendant des années sur le seuil du toit conjugal.

Les clubs de traîneaux, et les soupers au champagne, sur la glace, la nuit, sous la voûte étoilée du firmament, ne suffisent donc pas à former la femme à toutes les perfections et à toutes les vertus — j'en suis surpris, ma foi, et d'autant plus surpris, qu'à ces fêtes champêtres devait se trouver toujours un bon nombre d'officiers. Mais il y a des femmes qui ont la tête si dure.

Du reste, je suis sûr, qu'après tout, ces soirées devaient être charmantes. Mais, jeune fille, s'il t'arrive de passer à l'état de *Muffin*, prends garde aux épanchements trop tendres. Comment dirais-je?... tenez, une chanson grecque va me tirer d'affaire :

« O jeune fille, quand nous nous sommes embrassés, il était nuit ; qui nous a vus ? »

— La nuit nous a vus, et l'aurore, l'étoile et la lune.

« L'étoile s'est abaissée et l'a dit à la mer. La mer l'a dit à la rame, la rame au matelot.

« Et le matelot l'a chanté à la porte de sa belle. »

C'est pour vous dire, jeune fille, que rien ne se perd, et que tout, tout se sait.

C. T.

HOMMES ET LIVRES.

L'Opinion Publique a su attirer l'attention du public, assez insouciant d'ordinaire, sur une question aussi grave dans ses résultats que spéciale dans son application. C'est la question de l'Education. Déjà trois correspondants ont exposé tour à tour leurs vues. L'un trouve que le monde de notre temps veut aller trop vite ; qu'il a tort de vouloir appliquer aux travaux de l'intelligence l'économie qui régit la matière ; que cette méthode ne profite qu'à la mémoire au détriment du jugement qui se perd par l'inaction ; que le jeune homme, à sa sortie du collège, oublie le peu qu'il a appris et se fourvoie dans les ambages de la pratique parce qu'on n'a pas su activer les facultés de son intelligence ; enfin que notre système d'éducation tend plutôt à former des mannequins que des hommes, des nullités et non des savants, de petites réputations et non de grands caractères.

Un deuxième opinant soutient que si la jeunesse canadienne est paresseuse et apathique, il ne faut pas en demander la raison à notre système d'éducation, mais bien à la suffisance du jeune écolier qui croit tout savoir en sortant du collège. Ce qu'il lui manque, ce n'est pas l'amour du travail, ni l'esprit d'initiative ; c'est la modestie, c'est la conscience de sa force, de sa valeur réelle. Le collège ne tue pas chez l'enfant le désir d'apprendre, mais ses talents se perdent par l'indulgence. Le jeune homme s'admire et croit qu'on l'admire ; voilà le secret de cette paresse d'esprit, voilà la cause de l'abrutissement de notre jeune population.

Enfin un troisième dit tout cela et dit encore plus. C'est vrai, la jeunesse canadienne est apathique, elle se livre mollement au *far niente* littéraire, elle est suffisante ; voilà une des causes du mal, mais ce n'est pas la plus grande, ni la plus grave. Ce qu'il faut surtout conjurer, c'est la lecture d'ouvrages de sciences ou de littérature dont les doctrines sont perverses et douteuses ; c'est la lecture du mauvais roman. Voilà la cause du mal.

Je ne prétends pas, à mon tour, avoir trouvé la solution du problème qui occupe avec raison l'opinion publique. Je ne veux pas tant, non plus, discuter le mérite des raisons apportées par les trois préopinants, qu'exposer, moi aussi, sur cette

importante question, la véritable cause, qui dans mon opinion, a amené le dépérissement dans notre jeune société.

Le mal existe certainement ; nul ne le conteste. Il existe si bien qu'il suffit de jeter un coup-d'œil autour de soi et compter ceux de nos jeunes gens livrés aux professions libérales qui sont bien là à leur place. Il suffirait encore d'étudier un moment la société anglaise qui nous touche, qui nous avoisine, et calculer la différence de ses aptitudes avec les nôtres. Mais là n'est pas le véritable point de la question. Je passe outre.

Nos maisons d'éducation, ces « moules, » comme on les a appelés, façonnant chaque année un certain nombre de sujets pour le droit, la loi et la médecine, sont, suivant nous, ce qu'elles doivent être à notre époque. On peut concevoir la haute éducation avec des bases plus larges, des vues plus étendues, une portée plus générale, un programme plus pratique et plus moderne ; mais, disons-le, l'enseignement supérieur, avec quelques modifications dans l'arrangement et la distribution des matières, est encore celui qui offre le plus d'avantages à notre pays. L'Education primaire requiert beaucoup plus de réformes. C'est là, dans nos campagnes, où se trouve surtout la défectuosité du système d'éducation qui nous régit. Qu'y apprend-on et que peut-on y apprendre ? Rien ou à peu près. Que sauraient enseigner ces jeunes maîtresses qui savent à peine écrire leur nom lisiblement, qui ont escamoté un diplôme bien plus en vertu de l'honneur payé en pareil cas que par l'étalage de leur science. Pensez-vous que ces jeunes filles qui ne savent pas même, la plupart d'entre elles, les éléments de la langue française (car on sait que l'examen qu'on leur fait subir en les brevetant, est une farce et une forme) connaissent l'art d'enseigner. Ont-elles une méthode d'enseignement ? Non, car elles ignorent même que la méthode peut suppléer à la science qui leur manque. Nous parlons de ces choses pour les avoir vues et nous ne craignons pas la contradiction. Il nous faut un enseignement qui soit quelque chose de réel et non d'illusoire, il nous faut la chose et non pas seulement le nom, le fond et non la forme ; il faudrait des maîtres et non des maîtresses, des hommes et non des enfants ; et, enfin, et par-dessus tout, un système d'éducation compulsoire, une instruction obligatoire.

En Canada, de l'école primaire à l'enseignement supérieur, il n'y a pas de transition ; il manque ici un chaînon à la chaîne. L'École commerciale, l'académie, l'instruction secondaire fait défaut. C'est un grand malheur pour nous ! Ces écoles primaires supérieures sont destinées au plus grand nombre. Elles préparent le commerçant, le machiniste, l'arpenteur, l'architecte, l'ingénieur, l'industriel ; elles forment l'homme pratique ; elles finissent à la science des nombres, aux rouages des transactions monétaires, à la Banquerie, au Courtage, à l'échange, à l'Escompte, à la finance, etc. Eh bien ! ce sont exactement de ces hommes qui nous manquent. Combien compte-t-on de Canadiens dans les Bureaux des Ingénieurs Civils, dans le service des Banques, dans les départements des arts manufacturiers, dans les grandes agences commerciales, dans les grands centres industriels ? c'est le petit nombre. Avons-nous besoin à l'heure actuelle d'avocats, médecins, notaires ? Non, il y en a pour deux générations — nos « usines » classiques, *currente rotâ*, en déposent chaque année un certain nombre sur le pavé de nos grandes villes. Au reste ceci commence à être compris de nos jours et je m'abstiens d'en dire davantage. Je reviens à la jeunesse prétendue *abrutie* par les livres. Je m'étonne moi aussi de cette torpeur et de cet engourdissement intellectuel. Je déplore la perte de cette énergie, de ce désir d'apprendre, de cet esprit d'initiative qui étaient l'espoir et la force du jeune homme à sa sortie du Collège. Je recherche la cause de ce changement subit, de cette métamorphose complète, de cette apathie désolante et je crois fermement qu'elle se rattache à tout un état de choses, qu'elle est la conséquence d'un faux système politique. Je crois que notre position sociale nous fait forcément ce que nous sommes. Cette suffisance dont parle un correspondant se perd vite au contact de la nécessité et de la vie pratique. On s'aperçoit vite qu'il nous manque beaucoup quand on a devant soi toute une carrière ardue et difficile à parcourir. En un mot, ce n'est pas parce qu'il y a parmi nous certains Rodomonts de la pensée, épris d'eux-mêmes, que l'indifférence universelle de notre jeune population existe à un degré aussi déplorable. Je crois qu'on exagère beaucoup en disant que la jeunesse étudie peu parce qu'elle se croit savante. Non, la paresse vient d'une autre source. Elle est engendrée par le découragement. Le *Découragement!* voilà le secret de notre situation. Il y a comme un dégoût universel parmi nous. Ce dégoût, ce découragement provient de notre situation politique, de notre état social qui n'a pas d'avenir pour la jeunesse. Enlevez le lien colonial et vous créez l'industrie. Si vous créez l'industrie, vous aurez des carrières. L'industriel se placera à côté de l'homme de profession et estimera sa position aussi aristocratique que celle de son voisin. Les carrières se débloieront. La jeunesse, plus libre dans ses démarches, commencera à penser et à se remuer parce qu'elle aura un objet et un but. Chacun se placera dans la position où l'appelleront ses aptitudes, et, les positions sociales s'équilibrant, vous n'aurez dans chaque branche de l'arbre social que le nombre strictement nécessaire pour satisfaire les besoins de la société. Bref, pour dire nettement toute notre pensée, le régime qui nous gouverne est un régime bâtard puisqu'il ne peut satisfaire à nos besoins ; de là, découragement, inquiétude, marasme. Les nullités sont souvent mises de l'avant, le mérite est